

Condimental

Suzanne Myre

Number 1, Summer 2006

Ketchup

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

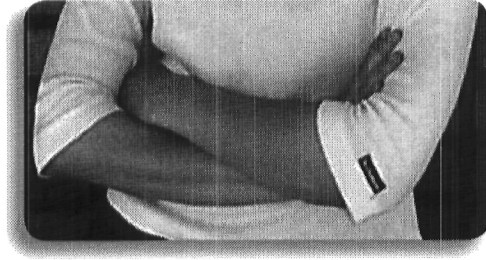
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2006). Condimental. *Biscuit Chinois*, (1), 42–47.



Suzanne Myre

Suzanne Myre, quand elle n'écrit pas (paresse, manque de foi, bon film à la télé) essaie d'oublier qu'elle devrait le faire. Elle s'est quand même commise dans *Jet d'encre*, *Les Saisons littéraires*, *Virages*, *Brèves Littéraires*, *Tessera*, *Möbius*, *XYZ*, *Main Blanche*, *Les écrits*, *Le Zinc*. Elle a publié *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous* en 2001, a remporté le 1^{er} prix des Grands Prix littéraires de Radio-Canada puis *Nouvelles d'autres mères* a vu le jour et a remporté le prix Adrienne-Choquette 2004. Son troisième recueil *Humains aigres-doux*, paru en 2004 est suivi par *Le Peignoir* tout juste sorti du garde-robe de Marchand de feuilles.

Condimental

LOUISE RESENTIT UN bonheur incommensurable en léchant le sang qui suintait du bout de son pouce. Le couteau Vitorinox que lui avait offert sa mère avant sa mort était une pure merveille. « Tu te fatigues pour rien avec des ustensiles mal affûtés. Il faut toujours que tu te fatigues plus que nécessaire. Quand apprendras-tu à te rendre la vie facile ? » Elle continua à couper les carottes, le navet et le céleri en s'étonnant que quelque chose puisse fonctionner aussi bien dans ce bas monde. Ce couteau qui coupait les légumes aussi parfaitement que les doigts la rassurait. Tout n'était pas vain, certaines personnes avaient pensé aux autres, à leur rendre la vie aisée. Le concepteur de ce couteau, sa mère, pour une fois. Le sang ruisselait un peu sur la planche à découper. Louise le regarda en pensant à ses règles qui avaient du retard et à sa mère qui en aurait été contente. Elle observa le sang qui colorait joliment quelques cubes de navet. « Comme le rouge ennoblit le jaune fadasse du navet », pensa Louise en suçant distraitement son pouce. Elle éprouva de la reconnaissance envers le couteau et sa mère, bien que cela lui parût un tantinet déplacé.

Elle avait rencontré Bernard un soir de mai, alors qu'elle n'avait pas envie de cuisiner. Elle mangeait une soupe à l'orge et à la tomate dans un restaurant végétarien, avec la conscience de quelqu'un qui compte le temps s'écoulant

entre chaque bouchée. Bernard la contemplait, tellement séduit par la méthode d'absorption de Louise qu'il en laissait refroidir son pâté chinois aux lentilles. Il l'examinait, fasciné, en triturant un sachet de ketchup Heinz dont un coin éclata sous la pression, éclaboussant le napperon blanc. Il trempa un doigt dans la flaque et le lécha sans la quitter des yeux. Elle portait une robe douteuse de couleur bleu acier, dans laquelle elle ressemblait à un poteau électrique. Sous le regard attentif de Bernard, cette robe semblait l'enrobage d'un corps lisse et sans tache, tout simple, sans détours compliqués. Il commençait à se sentir galvanisé par la manière dont elle aspirait la soupe de la cuillère, sans la toucher, avec un « schloup » si discret qu'il n'aurait pu l'ouïr s'il n'avait été assis à la table d'à côté. Avec ravissement, il s'imagina Louise devait comme un de ces êtres qui font économie de mots pour s'exprimer. Quand un peu de la soupe coula au-delà de ses lèvres pour aller choir sur sa robe, Bernard se leva. D'un geste intime (si intime que Louise eut un mouvement vers l'arrière, un mouvement tel que sa chaise manqua basculer et l'emporter contre le mur), il épongea le liquide avec une serviette de papier. La robe n'eut pas le loisir d'absorber le fluide et quelques grains d'orge échouèrent dans la serviette. Bernard les recueillit comme s'il s'était agi de perles précieuses.

Deux mois plus tard, il exprima le désir de rencontrer la mère de Louise, dans le but ultime de lui demander la main de sa fille.

Il l'avait séduite sans difficulté : avec un bouquet de fleurs, des cosmos multicolores dérobés dans le jardin de son voisin, un polonais bougon et hirsute qui laissait japper son chien jusqu'à la nuit tombée. « Vous êtes un amour ! » s'était exclamée la mère. C'est aussi ce que pensait Louise. Ce geste revêtait encore plus de valeur à ses yeux, puisque

Bernard avait pris des risques pour cueillir les fleurs (de la même manière qu'il s'était presque jeté sur elle au restaurant pour sauver sa robe, et ainsi entrer en contact). Bernard avait l'étoffe d'un héros, le dernier romantique d'un monde desséché. Il attaquait de front, tel un soldat prêt à passer à l'assaut, sans arrière-pensée ni crainte des conséquences, sûr de lui.

Sa mère avait été séduite par Bernard, certes, non à cause des fleurs, mais par sa présence, son regard, son attention. Il lui permettait de s'exprimer comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps, sans l'interrompre. Bernard était un fin psychologue. Il avait compris que pas un, pas une ne vous résiste quand vous orientez la conversation vers lui, vers elle. Cette femme cinquantenaire, peu séduisante et laissée à elle-même depuis la mort de son mari, avait besoin de se confier. Mais quel ennui ! Bernard avait du mal à se concentrer sur son babillage incessant. Il étudiait la table, les ustensiles qui brillaient autour des assiettes, les couteaux aux lames acérées garnis de beaux manches gravés, en réprimant de puissants bâillements. Pendant que Louise prenait son temps à la cuisine pour préparer des hors-d'œuvres, heureuse que sa mère puisse enfin se défouler sur quelqu'un d'autre, il fixait sans vraiment l'écouter la femme coquette dont la tête tournait à cause du vin blanc et de l'attention dont elle était l'objet. Elle n'avait jamais rencontré un homme qui fût à la fois aussi sensible et viril.

— Vous êtes l'amoureux de ma fille, bientôt son mari, elle en a de la chance. Un homme qui montre autant d'écoute, c'est rare.

— Vous êtes encore une très belle femme, vous trouverez sûrement quelqu'un.

Il n'en pensait pas un mot. Mentalement fourbu, il parcourait de ses yeux las le cou ridé et les mains couvertes de

veines bleues. Elle s'empara de celle de son gendre et la déposa sur son cœur, tout près du sein flasque, vainement retenu par un soutien-gorge rouge. Cette femme inepte n'était pas digne d'être la mère de sa promise, et encore moins sa belle-mère. « Les bouchées sont prêtes ! » Ils grignotèrent les biscottes au thon et fromage en écoutant la pie maternelle s'épancher sur ses nombreux malheurs de veuve esseulée, acquiesçant de temps à autre en marmonnant des « han-han » ennuyés mais polis. Louise servit le repas principal avec un « ta-dam » retentissant, comme s'il s'agissait d'un mets royal. Constatant de quoi il était question, Bernard demanda s'il pouvait avoir du ketchup. La mère de Louise sourcilla; comment pouvait-on répandre ce condiment fruste sur un plat aussi raffiné que son pâté asiatique ? Elle ressentit honte et déception mais consentit néanmoins au vœu de son futur gendre, en y voyant un petit caprice comme on en a tous. N'aimait-elle pas parsemer sa sauce à spaghetti d'un léger nuage de cannelle avant la fin de la cuisson ? Le ketchup que Louise trouva dans le garde-manger de sa mère devait dater des années quatre-vingt-dix, alors qu'on le vendait dans des bouteilles en verre. Le bouchon était collé au goulot, coincé par des restes de ketchup séché. Pas moyen de le dévisser. Elle glissa sa main droite dans un gant à vaisselle pour se donner plus de poigne. Une douleur oubliée au tunnel carpien envahit brusquement son poignet et le choc lui fit lâcher la bouteille qui se fracassa en gros morceaux sur le carrelage de céramique. Le ketchup éclaboussa ses jambes, le bas de sa robe blanche, se répandit en flaques poisseuses sur le sol autour d'elle. Pendant ce temps, au sommet de son irritation, Bernard tranchait la gorge de la jacasseuse (dont la bouche s'immobilisait enfin) grâce à un de ces jolis couteaux Vitorinox et le sang maternel s'écoulait en flaques irrégulières sur la nappe blanche. Louise eut un mouvement de recul en voyant sa mère noyée

dans tout ce rouge, elle porta la main gantée de caoutchouc à sa bouche pour étouffer un cri, ou était-ce un rire, tandis que Bernard se sentait défaillir en remarquant la même couleur sur la robe de son aimée. Pour se réconforter, ils s'étreignirent longuement et finirent le pâté asiatique pendant qu'il était chaud en ne parlant presque pas, les yeux dans les yeux, dans un respectueux silence. Chose curieuse, Louise trouva que le goût du ketchup manquait au pâté et n'en aima Bernard que davantage. Malgré ses protestations, il entreprit de nettoyer la robe de Louise; il lui apparaissait primordial qu'aucune tache ne vienne édulcorer leur histoire d'amour à ce stade et Dieu sait que le ketchup a le don de s'incruster dans les trames synthétiques.